

D'UNE INVASION À L'AUTRE (Fréjus 1707 - 1747)

par Pierre LEPAGE

La guerre de succession d'Autriche

Dire que les mêmes causes provoquent les mêmes effets est devenu de nos jours un lieu commun. La guerre de succession d'Espagne avait généré la première invasion de Fréjus, en 1707 ; la guerre de succession d'Autriche entraîna la seconde, en 1746, par les troupes du duc de Savoie devenu depuis 1720 roi de Sardaigne. Le vieux cardinal de Fleury, âgé de quatre vingt sept ans en 1740, tenait encore les leviers de commande du royaume de France lorsque la succession d'Autriche s'ouvrit par le décès de l'empereur Charles VI. Sa fille, Marie-Thérèse, fit valoir ses droits. La France les avait reconnus par la Pragmatique sanction et rien ne l'obligeait à intervenir dans cette affaire.

Fleury, en fin de vie, « *blême, cornu, crochu et rabougri* » ne parvenait à faire figure au Conseil, disait-on, qu'à l'aide de quelques gobelets de vin du Rhin. Son Eminence se laissait influencer par un intrigant, un aventurier et beau parleur, le maréchal de Belle-Isle, un descendant de Fouquet. Le maréchal et duc de Belle-Isle était reconnu comme le chef du parti anti-autrichien. Il désirait sa guerre contre la Maison d'Autriche et faisait pression sur le cardinal pour l'obtenir. Fleury céda finalement le 11 juillet 1741, mettant fin ainsi à une longue période de paix en Europe qui avait été habilement négociée par la diplomatie de la Régence et qu'il avait poursuivie durant les quinze années pendant lesquelles il mena le char de l'État. Guy Chausinand-Nogaret a porté un jugement sévère sur l'action de Fleury qu'il qualifie d'ultime dérapage : « *il a fait reculer le prestige de la France qui reposait sur sa capacité à maintenir la paix de l'Europe* ». Fleury ne pouvait deviner que la guerre durerait plus de cinq ans après sa mort, qui survint le 29 janvier 1743. A sa suite, Louis XV fit savoir qu'il gouvernerait lui-même, en présidant le Conseil d'en haut, sans premier ministre. Dans ledit Conseil, Marc-Pierre Voyer, comte d'Argenson occupa le poste de secrétaire d'État à la Guerre.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'exposer toutes les arcanes de la diplomatie européenne qui, par des retournements multiples, opposa en final la traditionnelle alliance franco-espagnole à la non moins traditionnelle coalition regroupant l'Autriche, l'Angleterre, les États allemands et le versatile roi de Sardaigne, tandis que le nouveau roi de Prusse, Frédéric II, jouait dans cette pièce un rôle tout à fait personnel, novateur et inquiétant. Nous nous bornerons à examiner les péripéties de cette guerre qui se déroulent en Provence, dans la région de Fréjus à la fin de 1746 et au cours de l'hiver 1747.

Menaces sur la Provence

Tout comme la guerre de succession d'Espagne, le conflit de la succession d'Autriche est une guerre de mouvement qui se déroule sur de multiples théâtres d'opérations en Europe et qui l'embrase, de l'Alsace et de la Lorraine à la Bohême, des Pays-Bas à l'Italie, au comté de Nice et à la Provence. Si le maréchal de Saxe obtint pour la France de brillantes victoires dans le nord, en Belgique (Fontenoy, 11 mai 1745) et dans les Pays-Bas, actions dont nous ne relaterons pas les détails, la situation en bordure de la Méditerranée était des plus préoccupantes.

En novembre 1745, un contingent piémontais débarqué en Corse s'empara de Bastia, constituant ainsi la première tête de pont de la coalition anglo-austro-sarde en Méditerranée. En 1746, la situation devint plus sérieuse encore. Le maréchal de Maillebois (1) envoyé en Italie pour soutenir les prétentions de Felipe, infant d'Espagne, avait fait sa jonction avec les forces espagnoles du comte de Gages, dans le Haut-Montferrat. Mais il ne put obtenir de l'Espagne les renforts qu'il demandait. Le 16 juin, à Plaisance, les forces combinées franco-espagnoles furent bousculées par les armées coalisées du roi de Sardaigne et du général Browne commandant l'armée autrichienne. Maillebois ayant perdu son artillerie et entraînant l'infant à sa suite perdit absolument pied, évacua le Piémont, repassa les Alpes sans pouvoir arrêter ses poursuivants qui envahirent le comté de Nice et plus au nord pénétrèrent dans le Dauphiné. Une fois encore, tout comme en 1707, la Provence était sous la menace de la Maison de Savoie étendue au royaume de Sardaigne. Pour parer à cette éventualité, Maillebois détacha en Provence le lieutenant-général marquis de Mirepoix avec la mission d'organiser le repli des troupes en deçà du Var, voire de l'Argens, et d'établir solidement dans les camps de Puget-Ville, du Luc et de Carnoules, les douze mille combattants dont il disposait encore.

La situation empira lorsque le 31 octobre, au cours d'une conférence, Monsieur de La Mina, le commandant en chef espagnol, fit savoir au maréchal de Maillebois qu'il avait reçu de Madrid l'ordre de porter le gros de ses forces en Dauphiné et en Savoie et de ne laisser sur place qu'un faible contingent pour défendre la Provence. Effectivement, dès le 7 novembre, en dépit de la désapprobation de l'infant, les Espagnols se séparaient des Français et marchaient sur Aix par Fréjus et le Luc.

Dans ces conditions, après le repli des Espagnols, l'état des forces en présence pouvait s'évaluer ainsi :

Armée austro-piémontaise		Armée franco-espagnole	
Général de BROWN	Roi de SARDAIGNE	Mchal de MAILLEBOIS	Lt. GI d' AHUMADA
42 bataillons autrichiens	18 bataillons piémontais	30 bataillons	10 bataillons
soit 60 bataillons de troupes réglées		soit 40 bataillons de troupes réglées	
5 000 cavaliers		2 régiments de cavalerie	
Un corps de troupe de 5 000 hommes en réserve à Gênes sous le général BOTTA.		3 500 hommes de milice	
		2 bataillons de la noblesse provençale	

La disproportion des forces était évidente. On le comprit à Versailles et Louis XV décida de renforcer l'armée de Provence par une force de 20 bataillons. Encore fallait-il disposer du temps nécessaire pour les faire venir de leurs différentes garnisons de France, les faire voyager par la vallée du Rhône et les regrouper. Restait ensuite à désigner leur commandant en chef, la disgrâce du maréchal de Maillebois semblant désormais scellée.

Deux chefs face à face :

Embarqué à Gênes le 11 novembre 1746, débarqué à Nice quelques jours plus tard Browne se vit aussitôt investi de toutes les responsabilités. En effet, le roi de Sardaigne ayant contracté la petite vérole à Nice s'en retourna à Turin pour s'y soigner, confiant le commandement des forces coalisées au général autrichien.

Maximilien-Ulysse Brown, ou Browne, ou encore Von Braun, était issu d'une famille écossaise connue par John Brown, rendu célèbre par son système médical fondé sur l'incitabilité et renouvelé trente ans plus tard sous une autre forme par Broussais. Le père du général avait été colonel dans la cavalerie impériale autrichienne et son oncle fut le grand-maître de l'artillerie. Le jeune Brown embrassa très vite la carrière militaire et franchit rapidement tous les grades pour atteindre par la suite celui de feld-maréchal général. S'il n'eut pas la célébrité de son prédécesseur, le prince Eugène, il n'en fut pas moins un excellent chef de guerre et un habile politique. Le comte de Brown vit souvent ses sages conseils négligés et son grand talent militaire s'user dans une position secondaire. Et pourtant, Frédéric II a reconnu ses talents et l'a appelé *son maître*.

Dès sa prise de commandement, le général Von Braun lança cette proclamation menaçante aux habitants de la Provence (2) :

NOUS, Maximilien-Ulysse Von BRAUN, Comte du Saint-Empire, Chambellan et Conseiller d'Etat à la Guerre de Sa Majesté la Reyne de Hongrie et de Bohême, général d'infanterie et d'artillerie dans ses armées, colonel d'un régiment d'infanterie et général commandant l'armée impériale et royale et celle de Sa Majesté le roi de Sardaigne, en Provence.

Ayant plu à la divine providence et béni la juste cause de Sa Majesté Impériale et Reyne de Hongrie et de Bohême, notre auguste souveraine, de si grands et heureux succès en Italie, Sa Majesté Impériale et Royale s'est trouvée en état de porter ses armées victorieuses en France pour faire ressentir à cette puissance l'injustice de cette guerre qu'elle lui a suscitée et poussée avec tant d'opiniâtreté dans les Etats de Sa Majesté Impériale et Royale et celles de Sa Majesté le Roy de Sardaigne, en Provence.

NOUS, et au nom de Sa Majesté Impériale et Royale faisons savoir à tous les habitants de la Provence et autres provinces de quelque grande condition et qualité qu'il soit, qu'au cas qu'ils ne prennent pas les armes contre les troupes impériales et alliées et ne leur fassent pas la moindre violence ou opposition, mais qu'ils laissent faire la guerre par les troupes et soldats et qu'ils restent tranquilles dans leurs maisons, nous leur promettons qu'il ne leur sera fait aucun dommage, ny tort, soit dans leurs personnes, soit dans leurs maisons, meubles et possessions et qu'ils jouiront au contraire de toute notre protection.

Mais, NOUS leur déclarons en même tems que s'ils ont la présomption de faire résistance par les armes ou d'une quelconque violence ou oppression que ce soit, nous nous

prévaudrons du droit de la guerre en faisant mettre tout à feu et à sang sans aucune distinction de sexe, in grado.

Condition est que ceux qui abandonneront leurs maisons demeurées en possession pour se retirer ailleurs seront traités avec la même rigueur.

C'est ce que nous voulons bien faire connaître afin que chacun sache la façon dont il doit se conduire pour éviter les pertes et les dommages dont il est menacé s'il ne suit pas la juste voye que nous lui prescrivons.

Fait à notre quartier général de Vence

Le 9 Novembre 1746.

Signé: le comte de BROWNE. Par mandement de S.C George RUYSP

Décidément, côté français, il était grand temps qu'une main énergique reprît la direction des opérations bien compromises en Provence. Cette mission échut à Charles-Louis-Auguste Fouquet, duc de Belle-Isle (3) promu maréchal de France en 1741, mais tenu en semi-disgrâce par Louis XV et éloigné sur ses terres, près de Gisors. La place à laquelle Belle-Isle aurait pu prétendre avait été donnée à un autre et si sa personnalité a souffert du recul de l'histoire, on doit en attribuer la cause aux succès éclatants de la campagne des Flandres et à la célébrité du maréchal de Saxe. « *Il fallut des circonstances extraordinaires et une situation presque désespérée en Italie pour que Louis XV songeât à rappeler Belle-Isle dans sa retraite de Bizy et lui confiât un commandement d'armée...* » (4).

Une réunion se tint le 9 novembre 1746 dans le cabinet de travail de Sa Majesté à Fontainebleau où Belle-Isle fut introduit en compagnie du comte d'Argenson, secrétaire d'État à la Guerre. Louis XV fit part de son intention de destituer Maillebois sans délai et de confier à Belle-Isle l'armée de Provence renforcée de vingt bataillons d'infanterie. Le maréchal, qui rêvait d'un commandement plus important dans les Flandres, après que l'on eût examiné la situation militaire, fit tout d'abord des objections, arguant de la faiblesse de ses forces face à celles des austro-sardes. Il demanda également le maintien de monsieur de Maillebois dans la charge de maréchal des logis (chef d'état-major) car « *il a avec tout le talent, la connaissance intime du país, je n'en ai aucune et il est impossible en arrivant d'être privé d'un concours sans lequel je deviendrais exposé à faire des fautes très préjudiciables au service de Votre Majesté* ».

Le Roi, ayant refusé le maintien de Maillebois comme second et insisté auprès de Belle-Isle pour qu'il accepte la mission, le comte d'Argenson note que « *le maréchal recevant le commandement dans ces circonstances a commencé par obéir quoiqu'il dise que cette besogne est fort au-dessus de ses forces et qu'il s'y livre tout entier avec le zèle dont il est animé pour le service de Sa Majesté et le vif attachement qu'il a pour Sa personne, tout en concluant qu'il manquerait "à ce que je dois à Votre Majesté si je lui parlais autrement"* » (5). Mais les désirs du souverain étaient des ordres et le ministre le fit comprendre au maréchal en lui rappelant que cette invitation devait être considérée « *comme une lettre de cachet* ». Quelques paroles flatteuses de Louis XV achevèrent de convaincre Belle-Isle qui suivant ses habitudes « *s'emporta contre les difficultés à vaincre et... réussit* » (6).

La situation sur le terrain

Relevé de son commandement, le maréchal de Maillebois quitta l'armée de Provence le 21 novembre 1746. Il avait rédigé un long mémoire dont s'inspira Louis-Charles-Armand Fouquet, chevalier puis comte de Belle-Isle, frère du maréchal, qui assura l'intérim jusqu'à l'arrivée du nouveau commandant en chef.

Dans son rapport rédigé depuis Grâce (sic), le 14 novembre, Maillebois écrivait notamment :

Je vous dirai, Monsieur, que les ennemys pour s'avancer dans la Provence après le passage du Var n'ont que deux débouchés sur lesquels ils puissent raisonnablement diriger leur marche ; celui du bord de la mer qui les conduit à Fréjus, Toulon, Aix et Marseille et celui de la montagne qui les porte sur Grasse, Draguignan, Apt, Riez et la Durance. Il n'y a que la position que je me propose de prendre à Tournon où il paraisse quelque possibilité de lier la défense de l'un ou de l'autre de ces chemins. Si l'on ne peut y réussir, il faut nécessairement opter et s'attacher au soutien de l'un en abandonnant l'autre. Celui de la mer a les objets de Toulon et de Marseille qui sont si essentiels qu'il ne paraîtrait pas qu'on doive balancer sur le choix ; mais celui de la montagne a des suites plus fâcheuses, car l'ennemy pourrait me dépayser dans mes positions les plus rapprochées de la mer, me renfermerait dans l'espace qu'il voudrait et me séparerait des secours et d'ailleurs je n'y pourrais remplir absolument que l'objet de Toulon, n'y ayant aucune position pour couvrir Marseille... Dans cette situation, après avoir fait reconnaître et reconnu par moi-même la position de mes derrières, je me propose si l'ennemy passe le Var et qu'il marche sur moy d'aller occuper la position de Tournon à deux lieues d'icy en faisant garder le défilé de Lestérelle par la réserve de Monsieur de Mirepoix, de disputer ces passages autant qu'il me sera impossible en liant leur commune défense et d'y faire trouver à l'ennemy beaucoup d'obstacles. Si par la supériorité et la diversion qu'elle lui permettra de faire, il m'obligeait à quitter ma position j'en retrouveray une seconde à deux lieues plus en arrière dont la garnison appuiera à Bargemont le centre à la cote de Callien et la droite au Muy. Mais comme elle a beaucoup plus d'étendue que celle de Tournon je ne pense pas me flatter d'y faire la même résistance et d'y tenir aussi longtems. D'ailleurs cette dernière position, en me faisant abandonner Fréjus, donnerait de la facilité aux ennemys pour un débarquement...

Les vues de Maillebois étaient réalistes. Il concluait d'ailleurs qu'en cas de défaite locale, il ne disposait d'autre retraite que « *derrière la Durance à hauteur de Manosque ou de Sisteron pour y attendre les secours qui sont en marche et ceux que je ne doute pas que vous y ajoutiés, avec lesquels je pourrai alors être en mesure pour faire un mouvement plus audacieux et profiter de la faute que feraient les ennemys s'ils s'engageaient trop avant dans ce país dans une saison aussi avancée* » (7).

Le chevalier de Belle-Isle appliqua consciencieusement ces dispositions pour disposer ses maigres forces jusqu'à l'arrivée de son frère, le duc, qui, parti de Fontainebleau le 17 novembre joignit son armée le 3 décembre. Au cours de son voyage, il avait rencontré à Aix-en-Provence le chef nominal de l'armée espagnole, l'infant Felipe. Celui-ci alors âgé de vingt-huit ans « *passait son temps à jouer aux barres, à la cligne-musette et aux quatre coins* ». Quant au chef effectif, le

marquis de La Mina, c'était un personnage ombrageux et fier que Maillebois avait maladroitement froissé. Grâce à ses talents de diplomate, le maréchal de Belle-Isle parvint cependant à trouver un terrain d'entente avec le capitaine-général espagnol. Les rapports entre les deux hommes s'améliorèrent d'autant mieux que Belle-Isle avait été déchargé des relations diplomatiques directes avec Madrid, celles-ci ayant été confiées à l'évêque de Rennes M^{gr} de Vauréal, désormais seul interlocuteur habilité à parler avec Sa Majesté très catholique.

Autre bonne nouvelle pour Belle-Isle. Il apprit que le marquis de La Mina avait reçu le 23 novembre une dépêche de Madrid. Le roi Ferdinand lui intimait l'ordre de suspendre la marche vers le nord de l'armée espagnole et d'attendre entre Aix et Tarascon que le maréchal de Belle-Isle décidât si elle devait être employée de concert avec ses propres troupes et ramenée devant l'ennemi en Provence. Monsieur d'Argenson marquait la satisfaction du roi dans une lettre que le maréchal trouvait lors de son arrivée à l'armée de Provence :

Le Roy a qui j'ai rendu compte a été fort aise d'apprendre que vous vous étiez trouvé à portée de joindre l'Infant. Sa Majesté a vu avec satisfaction et sans surprise la joie que ce Prince a marqué du contre-ordre qu'il a reçu d'Espagne de suspendre sa marche. Elle savait à quel point l'abandon du Var avait été sensible à ce Prince.

Le Roy a aussi approuvé la conduite sage et réservée que vous avez tenue dans votre conversation avec l'Infant. Sa Majesté vous exhorte à faire les mêmes dispositions dans lesquelles vous êtes d'employer tous vos efforts pour ramener l'union et l'intelligence entre les deux nations et rétablir la confiance réciproque entre elles sans lesquelles on ne peut guère se flatter de réussir dans les opérations militaires... (8).

Quant à l'infant d'Espagne, il assurait "son cousin" Belle-Isle de sa haute estime. « *J'ay tout lieu d'espérer de votre expérience et habileté, jointes à votre zèle pour l'honneur et la gloire des armes de nos deux couronnes, que non seulement vous empêcherez par vos sages dispositions les progrès des ennemis dans cette province, mais encore qu'ils se verront forcés, dans peu, de l'évacuer entièrement* » (9).

Rasséréné par le réchauffement de l'atmosphère diplomatique, le commandant en chef put consacrer toute sa réflexion à la préparation et à la conduite des opérations dès le début de la seconde quinzaine de décembre. La situation était inquiétante. Le 30 novembre les ennemis avaient passé le Var au moyen de ponts construits avec des planches amenées d'Italie par bateaux. Le 5 décembre, les troupes françaises évacuaient la ligne de la Siagne et traversaient l'Estérel pour se replier derrière l'Argens, ne laissant qu'une garnison dans la place d'Antibes sous les ordres du marquis de Sade qui soutint brillamment le siège tandis que le faible détachement cantonné dans l'île Sainte-Marguerite capitulait sans combat quelques jours plus tard laissant les îles de Lérins à la discrétion des coalisés et de la flotte anglaise.

Le 15 décembre, Monsieur de Browne donna à ses troupes l'ordre d'un mouvement général en avant au-delà de la Siagne sur un front continu de Cannes jusqu'à Grasse suivi d'une marche en trois colonnes. La première forte de 4 000 hommes sous

monsieur de Magloire marchait sur Draguignan dont elle s'empara le même jour. La seconde colonne, avec une avant-garde de 1 500 hommes sous monsieur le marquis d'Ornea de San Piquet s'avança sur Castellane. Enfin le comte O'Donnell à la tête d'un corps de 4 000 hommes prit Fréjus pour objectif, atteint le 16. Le quartier général de Browne était installé à Cannes et fonctionnait grâce aux contributions prélevées sur les districts respectifs des trois corps. Les coalisés n'avaient guère rencontré de résistance dans les villages où ils se livrèrent néanmoins à de nombreuses exactions et à des incendies de bâtiments publics et privés.

Les habitants virent arriver avec appréhension de multiples uniformes qui mettaient en évidence la diversité des peuples constituant l'empire austro-hongrois. C'est ainsi qu'un bulletin de renseignements adressé par le commandant français à Colomars et communiqué à Belle-Isle par un *"homme sûr qui les a observés"* rapporte la présence à Castellane de 1 212 ennemis répartis ainsi :

Croates :	40	Pandoures à pied :	144	Grenadiers par rang de 4 :	800
Hussards à cheval :	48	Pandoures à cheval :	36	Mousquetaires :	100
Hussards à pied :	44				

Une note adressée de Grasse au commandement de l'armée royale estimait l'armée ennemie au total de 40 000 hommes et 5 000 cavaliers. L'ennemi ayant renforcé sa droite sur la zone de montagne et se trouvant en situation de pouvoir débarquer des troupes sur la plage de Fréjus pouvait prendre à revers le corps de la droite française. Le maréchal Belle-Isle jugea donc qu'il était sensé de dérober son armée en effectuant quelques marches rétrogrades pour éviter de compromettre un corps d'armée en état d'infériorité et qui pouvait être isolé de l'ensemble de son dispositif alors qu'il était à la veille de recevoir le renfort des vingt bataillons promis par le roi. Il estima que par cette retraite, qui certes laissait Fréjus sans défense il pouvait espérer sauver les villes de Toulon et Marseille dont la perte eut été irréparable. Ce choix stratégique fit que, comme en 1707, Fréjus fut laissée ouverte à l'invasion, sans défense et sans combat retardataire.

A la mi-décembre, l'armée royale bordait l'Argens où elle fut renforcée par trois mille hommes des milices provençales estimées sans valeur offensive par le commandement français. Le maréchal de Belle-Isle tenait son quartier général à Puget puis au Luc tandis que la défense du secteur sud entre cette dernière localité et la côte méditerranéenne était confié au lieutenant-général marquis de Mirepoix (10).

Fréjus isolée

La consultation des Archives de la Guerre au Service historique de l'armée de terre nous apporte des renseignements particulièrement intéressants sur la situation à Fréjus au début de l'hiver 1746-1747. Relevons tout d'abord cette curieuse lettre attribuée à l'évêque de Fréjus dont les termes savoureux prêteraient à sourire nonobstant la gravité de la situation du moment:

A Fréjus, ce dimanche matin.

Je reçois dans ce moment votre lettre, mon général, du 16. Il sera difficile que vous ayez de mes nouvelles. Il n'y a pas un homme dans ce pays dont je puisse me servir pour faire tenir une lettre par terre ; il n'y a pas un matelot de Fréjus qui voulut porter une lettre quelque part. Si Monsieur Borely de Saint-Tropez envoie icy quelqu'un de temps en temps alors j'écrirais par cette voye.

Les Autrichiens sont à Draguignan. Nos consuls eurent Vendredi soir l'ordre du général marquis de se rendre à Draguignan. Il y sont et ne sont pas encore revenus. Les consuls de Draguignan nous écrivent bien de la part du général pour aller porter du foin, de l'avoine, de la paille. Tout le peuple icy est déterminé à leur aller porter sur la teste tout ce qu'ils demanderont pourvu qu'on ne les voye pas icy. J'imagine qu'ils pourraient fort bien n'y pas venir parce qu'il n'y a rien à gagner icy.

Nous n'avons rien vu du côté des bois de Lesterelle. Je n'entend goutte à tout cela. J'espère qu'à la fin vous ne vous replierés plus et qu'il y aura un terme à cette affaire-là. Comptés que j'ay grande envie de rendre tous les services qui dépendront de moy, mais je n'ay pas un homme. D'ailleurs par le chemin qu'ont fait les Autrichiens, ils m'ont mist de façon entre eux par Siagne et par Draguignan que je ne scaurai rien de ce qui se passe. Comptés bien qu'un homme d'icy ne va pas montrer son nés à Draguignan.

Je ne signe point. Vous verrés bien d'où vient cette lettre. Il me sera impossible de scavoir des nouvelles du petit montgrand. Le pont d'Argens a été cassé et nous n'avons aucun commerce avec ce village. Cela m'inquiète beaucoup.

Adieu, mon général, je vous embrasse de tout mon coeur. (11).

non datée, non signée.

Cette lettre, à l'orthographe incertaine, émane probablement du vicaire général Albin ou Robion, car nous savons que l'évêque de Fréjus, M^{gr} Martin du Bellay, était à ce moment absent de son diocèse. Louis de Mirepoix l'adresse d'ailleurs à son supérieur hiérarchique, le lieutenant-général comte de Belle-Isle qui l'annote avec cette mention "*pour mon frère*" [le maréchal].

A Carnoullès, 26 Décembre 1746, 10 heures du matin.

Monseigneur,

J'ai reçu cette nuit une lettre de l'évêque de Fréjus, dattée du 18 au matin par laquelle il me mande que les Consuls de Fréjus avaient été mandés à Draguignan, mais qu'il n'avait paru aucun ennemy ni à Fréjus ni à l'Estérelle.

Le marquis de Peyreuse m'en envoie une autre du curé de Sainte-Maxime qui mande qu'un détachement de 600 cavaliers et 200 hommes d'infanterie avait couché le 15 à l'Estérelle et était entré dans Fréjus le 16 à midy. Je joins icy la lettre de l'évêque de Fréjus et celle du curé de Sainte-Maxime. La dernière me paraît fort bien détaillée. Je suppose que la lettre de l'évesque de Fréjus doit être écrite avant l'arrivée des détachemens des ennemis, mais je ne conçois pas qu'il n'en ait pas eu avis que ce détachement avait couché à l'Estérelle.

J'ai l'honneur d'estre avec respect, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur (12).

Louis de MIREPOIX.

Nous en savons un peu plus quelques jours plus tard par la lettre que Borelly, le commandant militaire à Saint-Tropez, fait parvenir à Mirepoix le 20 décembre :

Monseigneur,

Les ennemis sont à Fréjus et nous menacent par terre et par mer. Il est arrivé un officier - échappé de la garnison des îles Sainte-Marguerite. Il est là pour se rendre auprès de vous. J'aurai toute l'attention possible pour vous informer de tout ce qui se passera dans nos cantons. Je seray exact de vous rendre compte autant que ma situation me le permettra mais pour envoyer des secours et commercer avec Antibes la chose me paraît être difficile car depuis deux jours les Anglais croisent sur nos côtes (13).

Nous pouvons enfin nous faire une idée de la situation aux alentours de Fréjus par la lecture d'une missive du capitaine d'une compagnie de troupes réglées laissée en arrière-garde sur l'Argens. Elle est adressée au marquis de Mirepoix commandant le secteur d'Argens.

A Roquebrune, ce 20 Décembre, à six heures le matin.

Je suis icy, Monsieur, depuis deux heures le matin. La position de l'ennemi m'a fait pauser l'envie de l'incommoder. Il a cent trente dragons de l'autre côté de la rivière et de cet endroit jusqu'à Fréjus et de là jusqu'à la mer un poste touche l'autre. L'ennemi ne s'est pas encore avancé jusqu'au village, mais il paraît qu'il ne tardera pas à s'étendre de plus en plus.

J'ai remarqué pendant deux heures d'horloge beaucoup de remuement au Puget et au delà de Fréjus et si je ne me trompe, il y a un corps de troupes qui gagne de ce côté-là. Cela s'accorde aussi avec la nouvelle que j'ai reçue en chemin par un homme venant de Fréjus qui porte que l'ennemi détache un corps pour Saint-Tropès.

J'ai parlé hier, Monsieur, au Consul d'icy qui m'a répété ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer par ma lettre d'hier à six heures de Revest, c'est-à-dire qu'il a été faire sa soumission au général allemand. J'ai vu un ordre de M. O'Donnell leur major-général, qui commande à Draguignan pour les communautés de Revest et de La Garde. Ces braves champions qui se vantaient tant de paier la contribution par des coups de fusil, ne parlent que d'accomodemens.

Un homme, Monsieur, qui se promène librement partout s'est offert de porter de mes nouvelles à Fréjus et de m'en rapporter d'aussi sûres qu'il est possible d'avoir. Il n'attend que la pointe du jour pour partir. Après son retour j'irai moi-même à La Garde pour examiner le chemin, car je vois bien, Monsieur, que c'est la seule retraite qui me restera. Elle ma paraît très assurée. Ainsi Monsieur, je me tiendrai ici aussi longtemps vos ordres me le permettront. Si même l'ennemi prenait à tâche de me provoquer il se dégoûterait bientôt de me suivre dans des endroits avantageux pour moi et très équivoques pour lui.

Monsieur Funel est le seul homme de la compagnie qui me reste. Il me joignit hier à huit heures du soir et m'apporta de l'argent de Saint-Tropès. Quant au pain, Monsieur, je n'espère plus d'en tirer. L'ennemi ne tardera pas de courir la plaine de Sainte-Maxime et rendra par conséquent le chemin impraticable pour nos convois. Je tacherai de m'en procurer des communautés de Revest et de La Garde. Ma troupe en attendant a plus besoin de souliers que de toute autre chose. Il y en a encore beaucoup qui en sont privés et je ne vois pas le moien de soulager ces pauvres gens.

J'ai l'honneur d'estre, Monsieur, avec le respect le plus profond, votre très humble et très obéissant serviteur.⁽¹⁴⁾

Signé : TASSAUD.

La rivière d'Argens est guéable en plusieurs endroits. Les gens à pied y passent.

Cependant, malgré une ultime tentative du Comte Ordonelli à la tête d'un parti de 400 croates et de 200 hussards, pour passer l'Argens sur un pont fait d'arbres assemblés, action qui échoua le 27 décembre, la ligne de résistance française derrière le fleuve tint bon, appuyée par des renforts envoyés du camp du Luc.

L'année 1747 s'ouvrit sur des perspectives incertaines. Les renforts envoyés par Louis XV en Provence n'étaient pas encore réunis et Belle-Isle ne pouvait reprendre l'initiative. Les archives notent à la date du 8 janvier « *qu'il est bien triste que nous nous trouvions dans l'impossibilité absolue de rassembler l'armée. Notre général met toutes sortes de moyens en oeuvre pour former des magasins suffisans. Il y employe non seulement toutes les voitures et bêtes de somme du païs et tous les notables à donner l'exemple, mais aussi les hommes et les femmes vont porter du foin sur leur tête et sur leur dos. Il espère s'il est ainsi secondé qu'il pourra surmonter cette difficulté que tout le monde assure ici être impossible* » (15).

Subitement, la situation prit un tour favorable. Une révolution bourgeoise et populaire avait éclaté à Gênes. Le corps de réserve austro-piémontais du général Botta laissé sur place pour garder la cité ne put venir à bout de la révolte. Le général de Browne, ainsi inquiété sur ses arrières, jugea prudent de ne pas s'aventurer plus avant en Provence et d'étirer ses lignes de communications pendant la saison d'hiver. Il amorça le repli de son armée et Belle-Isle profita de cette opportunité pour mettre en marche, en direction du Var, les 85 bataillons dont il disposait à présent.

Mystérieuse mansuétude.

Avant de parler de la retraite de l'armée austro-sarde, il nous faut évoquer un curieux événement que rapporte le chanoine Etienne Garcin dans son *Dictionnaire historique et topographique de la Provence* publié en 1835 (16). A propos de Calian, « *petite cité du canton de Fayence, à sept lieues et un quart de Draguignan, sur le ruisseau de Camiole, en provençal Camuero, du latin Camera* », nous savons que les paysans de ce village excédés par les réquisitions imposées par le duc de Savoie opposèrent, à l'été de 1707, une vive résistance aux troupes de ce prince. Monseigneur de Fleury signale ces faits dans une lettre par lui adressée à Chamillart, ministre de Louis XIV (17).

Garcin écrit à ce sujet : « *En 1707, lors de l'invasion des piémontais, un général autrichien nommé Brounk, au service du duc de Savoie, et accompagné de sa dame enceinte au dernier mois arriva à Calian avec une partie des troupes qu'il avait sous son commandement ; la dame de ce général eut pendant la nuit les douleurs de l'enfantement et accoucha d'un garçon ; ce qui fut cause que le pays eut une garnison qu'on ne retira qu'à la retraite des Savoyards*

Quarante ans après [en 1747], un corps d'armée autrichien passant par la petite route qui conduit de Grasse à Draguignan, éprouva des pertes considérables au passage de la Siagne, par le courage et la valeur des paysans caliannais. Les Impériaux arrivèrent en force sur le pays de Calian, bien résolus à le livrer à la

proie des flammes Comme ils se disposaient à exercer leur vengeance et leur fureur, le général qui les commandait les rassembla et leur dit : "Je sais que vous avez fortement à vous plaindre des gens de ce lieu ; ce sont des méchants comme nous n'en rencontrons peut être jamais ; ils se sont conduits à notre égard de la manière la plus cruelle ; ils mériteraient une juste représaille, mais ils sont mes compatriotes ; calian est mon pays, et je dois le faire respecter. Malheur à celui d'entre vous qui osera porter atteinte aux personnes et aux propriétés". On voit clairement que cet officier était le fils du général BROUNK » .

Les approximations de Garcin, ses raccourcis avec l'histoire sont bien connus. D'autant que les biographes du général autrichien Ulysse-Maximilien Brown le donnent pour né à Bâle, en territoire helvétique ; certains - précis - le 23 octobre 1705 ; d'autres - plus vagues - vers 1703 (18). Mais est-ce si certain ? Pour en savoir un peu plus nous nous sommes rapprochés des Archives de l'Etat de Bâle. Il n'existe aucune mention de la naissance de Maximilien-Ulysse comte de Browne dans les églises de Bâle (voir pièce jointe). « Il n'y a pas de fumée sans feu » selon le célèbre dicton ; et moins encore en état de guerre. Aussi la thèse de Garcin n'est-elle pas aussi invraisemblable qu'elle semble paraître.

Libération de Fréjus. Objectif : le Var.

En enlevant aux coalisés la petite place de Castellane le 21 janvier 1747, le maréchal de Belle-Isle donnait le signal de la marche en avant. Dans cette guerre de montagne, il donna toute la mesure de ses talents et il se montra un digne successeur de Berwick. Le capitaine André Dussauge a dit que dans ce genre d'opérations, il était moins nécessaire de posséder le coup d'œil et la décision rapide que le sang-froid. Possédant la force et doué de ruse, Belle-Isle était préparé à une telle situation.

L'armée campée dans le camp palissadé du Luc et renforcée de nouveaux contingents se mit en marche le même jour. Monsieur de Mirepoix fut bientôt à Vidauban. L'avant-garde de Monsieur d'Arnault passa l'Argens sur un "*pont provisionnel*" propre à l'infanterie et poussa un gros détachement sur Lorgues dont il chassa l'ennemi. Le 23, l'armée stationna sur ses positions pendant que les équipages perfectionnaient les ponts. Le 24 l'armée passa l'Argens, le maréchal établit son quartier général à Lorgues et l'avant-garde marcha sur Draguignan d'où les ennemis se retirèrent précipitamment. Les Espagnols, à la suite, faisaient de nombreux prisonniers chez les ennemis isolés. Monsieur de Mirepoix campa au Muy.

Le lendemain, 25 janvier 1747, le lieutenant-général marquis de Mirepoix à la tête de 19 bataillons d'infanterie et 21 escadrons de cavalerie marcha sur Fréjus et défit l'arrière-garde des ennemis qui abandonnèrent dans la nuit la ville à son approche. Monsieur de Perreuse, qui formait son avant-garde, les poursuivit jusqu'au bois de l'Estérel sans rencontrer beaucoup de résistance et fit 45 prisonniers. Dans le même temps, Monsieur de Ferrary y pressa un détachement de cavalerie autrichien et fit

prisonnier un capitaine de carabiniers ainsi que plusieurs hussards. A cette date, Fréjus était libre au terme de cinq semaines d'occupation.

Monsieur d'Arnault, toujours à l'avant-garde, s'avança ensuite jusqu'à la Cale de Calian. Le maréchal de Belle-Isle sachant que tous les régiments ennemis s'étaient rassemblés en ce lieu sous le comte de Browne fit soutenir l'avant-garde par la brigade du régiment de la Marine sous monsieur d'Aubigné et des gardes-lorraines sous monsieur de Baurienne, appuyée par huit pièces de canon. Les ennemis s'étaient mis en bataille de l'autre côté du ravin qu'ils faisaient mine de vouloir défendre, mais ils se retirèrent sans combat au premier coup de canon qui leur fut tiré. Les troupes royales passèrent sans encombre le ravin et firent une trentaine de prisonniers dont un capitaine de croates.

Le 26, à Fréjus, Monsieur de Mirepoix ayant aperçu quatre barques que les ennemis avaient fait partir chargées de vivres tirées du grenier du Roy, et de toutes les armes et effets enlevés aux habitants, les obligea à coups de canon de revenir au rivage, « *ce qui nous met en état d'armer de nouveau tous les peuples qui désirent avec empressement de courir sus à l'ennemi* ». Mais il fallait marcher car « *dans peu de jours nous serons à portée de savoir si Monsieur de Broun (sic) veut défendre la Cyagne ou non* » (19).

Un combat de retardement eut lieu dans les bois de l'Estérel. Monsieur de Perreuse y trouva quatre compagnies dont deux autrichiennes et deux piémontaises retranchées avec quelques bandes irrégulières près du lieudit le Cabaret. Les Français les attaquèrent avec la baïonnette au bout du fusil. Les Austro-Piémontais furent bientôt emportés et « *tout y a été tué excepté un capitaine de grenadiers piémontais et une soixantaine de grenadiers qui ont été blessés et pris* ». Ces prisonniers apprirent à leurs vainqueurs que Monsieur O'Donnell était retranché à peu de distance avec plusieurs bataillons au plus épais de ces bois. Monsieur de Mirepoix, qui avait marché dans la nuit du 26 au 27 avec les deux brigades de Poitou et d'Anjou et avec du canon, se proposait de les attaquer à la pointe du jour, mais finalement l'ennemi se retira au delà de la Siagne et Monsieur de Mirepoix se porta vers la Napoule, tandis que Monsieur d'Arnault prenait poste sur les hauts de Tournon. La Siagne ayant été franchie le 30 janvier, à la fin de ce mois tout le diocèse de Fréjus était libre et le 3 février, l'armée du maréchal de Belle-Isle bousculait les Autrichiens au passage du Var. Il venait des déserteurs en grand nombre et par bandes. Les officiers prisonniers racontèrent qu'ils avaient compris que l'armée du roi de Sardaigne et duc de Savoie n'avait pas été en état de marcher plus avant en Provence faute de subsistances et que les adjudants-généraux (les colonels) avaient déjà pris des dispositions pour placer leurs troupes le long de l'Argens et du Verdon en comptant, à couvert de Castellane, occuper toutes les vallées pendant l'hiver. La révolte de Gênes avait compromis toute la tactique du Général de Browne.

Cependant le journal des opérations en Provence observe qu'au début de février 1747, Antibes ayant été secourue, « *il ne reste à nos ennemis que la honte d'une entreprise dont ils avaient fait un éclat prématuré. Il était tems que cette expédition*

finisse car notre général l'a faite avec si peu de moyens et de subsistances qu'il eut été impossible de rester encore quelques jours en corps d'armée. Certes, notre armée désirait ardemment de pouvoir joindre les ennemis. Mais ils ne se sont jamais mis à portée. Cependant les dernières affaires qu'il y a eu leur coûtent en tués, prisonniers et déserteurs 5 à 6 000 hommes et nous n'en avons pas perdu deux cents » .

Le duc de Belle-Isle se donne de l'air.

Les troupes françaises s'étaient organisées sur le Var, face aux Autrichiens, de Browne ayant personnellement regagné Turin pour prendre les ordres de son souverain. Le 24 février, le maréchal de Belle-Isle vint à Fréjus. De ce lieu il ordonna de faire établir des batteries sur toute la côte. Il fit placer des postes retranchés de manière à n'avoir rien à craindre des Anglais dont la flotte croisait toujours en vue du littoral. Après quoi, le maréchal s'en fut à Versailles pour prendre les ordres de la Cour en ce qui concernait les opérations du printemps. A son retour, il était accompagné par le comte de Gisors, son fils, qui fit pendant cette nouvelle campagne l'apprentissage du métier de la guerre.

Les îles de Lérins étaient toujours au pouvoir de l'Autriche. Dès avant son voyage à Versailles, Belle-Isle avait résolu de s'en emparer. Avant d'attaquer sur le Var, il ne voulait pas laisser derrière lui une forteresse qui, par sa situation offrait aux vaisseaux anglais un point d'appui important et privait le littoral de toute sécurité. Le fort de Sainte-Marguerite était défendu par des troupes aux ordres du major d'Esteler et par six vaisseaux de guerre anglais avec des barques armées qui se tenaient constamment en vue pour interdire tout débarquement. Le maréchal de Belle-Isle chargea le chevalier, son frère, de préparer le débarquement. Monsieur de Chevert, assisté de Monsieur de Barrail s'installa dès le 19 avril à Cannes avec des troupes dont deux bataillons du régiment de la Marine. L'artillerie avec quantité de munitions de guerre, de fascines et de gabions s'installa dès le lendemain face aux îles. On arma des batteries de côte dans l'attente des bâtiments de transport sur lesquels les troupes françaises devaient prendre place, sous la protection de l'escadre, et se créer passage avant l'attaque sur les îles. Ces bâtiments de petit gabarit avaient été rassemblés à Fréjus. Ils attendaient pour gagner Théoule que l'escadre de guerre armée à Marseille et à Toulon fût en mesure de les escorter.

Cette escadre était commandée par monsieur de Bompert, capitaine de vaisseau, monsieur de Pilles commandant les galères. Partie de Toulon le 24 avril, l'escadre prit à la hauteur de Fréjus les barques destinées au transport des troupes et les amena le 30 sans encombres dans la rade de Théoule. Mais sous la menace des vaisseaux anglais Bompert dut s'en échapper et se jeta à la hâte dans le port de Saint-Raphaël où il fut bloqué quelques jours avec un convoi de farine et de blé destiné aux troupes opérant sur le Var. La flotte put ensuite continuer sa route sur Antibes, les galères de Pilles s'emparant d'une tartane anglaise pendant le trajet.

Tout était prêt au début de mai, mais les vents contraires et la présence des vaisseaux de l'amiral Byng, venu en personne rejoindre la flotte britannique, interdisaient toute entreprise. Une première tentative effectuée par gros temps qui avait forcé les Anglais à s'éloigner, échoua le 24 Mai, la flotte ennemie ayant effectué un retour précipité. Les choses traînaient et les hommes du corps expéditionnaire s'impatientaient.

Le maréchal de Belle-Isle venu de son quartier général de Brignoles le 23 mai profita d'une « *circonstance merveilleusement favorable à ses desseins* ». Le lendemain de son arrivée, un orage plus violent que le précédent obligea la flotte anglaise à s'éloigner pour se réfugier dans la rade de Villefranche. Au signal donné par Bompard, les troupes de Chevert s'embarquèrent couvertes par tout le feu des batteries de la Croisette. Des batteries amenées sur l'île battirent en brèche le fort Sainte-Marguerite dont le commandant, le major d'Esteler, capitula avant le retour en toute hâte de la flotte de l'amiral Byng qui demeura impuissante face à la garnison française bien retranchée, et renforcée par de l'artillerie. Belle-Isle était maître des îles de Lérins. Il prit des sanctions sévères contre monsieur d'Audry, l'ancien commandant de la place qui l'avait livrée sans combat aux Autrichiens l'année précédente. Cet officier fut traduit à Antibes devant un conseil de guerre, condamné à la perte de son titre de noblesse et de la croix de Saint-Louis, à la dégradation militaire et à dix ans de détention dans la forteresse même dont il avait été commandant.

Déarrassé de cette menace sur la côte, fort d'une armée de 59 bataillons dont les quatre bataillons de la Marine, appuyé par 33 bataillons espagnols, Belle-Isle attaqua l'ennemi sur le Var le 3 juin à la pointe du jour. L'ennemi, endormi dans la fausse sécurité que donnait le fleuve grossi par des pluies torrentielles, fut surpris par l'offensive et se replia dans le comté de Nice. En tête des colonnes marchaient des détachements des troupes d'Espagne. Il s'agissait de montrer que les troupes françaises n'étaient pas en guerre ouverte et qu'elles ne jouaient qu'un rôle d'auxiliaires des forces ibériques sur le territoire du roi de Sardaigne. C'est d'ailleurs dans cet esprit que le maréchal refusa de recevoir les magistrats de la ville de Nice venus à sa rencontre pour lui remettre les clefs de la ville qui furent données à monsieur de La Mina.

Les Austro-Piémontais retraitant sur Vintimille, le fort de Montalban fut pris le 11 juin 1747 au terme d'un siège d'une semaine. Le chevalier de Rossi, lieutenant-général et gouverneur au nom du roi de Sardaigne rendit cette place à la vue même des vaisseaux britanniques, témoins impuissants de cette capitulation. La reddition de Villefranche et de Montalban permettait à Belle-Isle de s'emparer aisément de Vintimille. Cette ville investie dès le 20 juin jusqu'au delà de Bordighera fut rendue le 1er juillet 1747 par son commandant, le colonel de Franck. Le maréchal de Belle-Isle pouvait-il imaginer de s'étendre jusqu'à Gênes et de secourir cette ville en rébellion assiégée à ce moment par les Autrichiens ? Après tout, les menaces sur la Provence étaient écartées. Cependant le comté de Nice demeurait à la merci de nouvelles attaques venues de Turin, entreprises auxquelles le général Brown

s'employa durant l'été 1747 sans succès décisif.

Pour obliger le roi de Sardaigne à retirer ses forces, Belle-Isle résolut de faire une diversion par le Dauphiné et par le Piémont. Tandis qu'il passerait le col de Tende, son frère, le chevalier de Belle-Isle se porterait sur Exilles et Fenestrelle, la jonction devant se réaliser sous les murs de Turin. L'entreprise était hardie. Le chevalier avait la promesse du bâton de maréchal s'il réussissait. La précipitation le fit échouer. S'étant heurté aux retranchements fortement palissadés du col de l'Assiette, il ne chercha pas à les tourner. Il donna un assaut frontal et fut tué l'un des premiers dans cette folle attaque. La légende veut qu'il fut découvert tentant de déchirer, à ses derniers instants, le bas des palissades avec ses dents. Dans cette attaque inutile, 434 officiers et 4 553 hommes furent mis hors de combat côté français. Cette chaude affaire mit pratiquement fin aux hostilités. Les Français restèrent campés sous les murs de Guillestre et dans le sud, le maréchal de Belle-Isle se borna à refouler quelques postes autrichiens sur la Roya afin de sécuriser la liaison avec Vintimille. Les troupes prirent leurs quartiers d'hiver de part et d'autre de ce fleuve et monsieur de Lévis-Mirepoix fut chargé du commandement dans le comté de Nice avec 28 bataillons. Il s'empessa aussitôt de fortifier ses positions depuis Vintimille jusqu'à Sospel. En 1748, le maréchal se disposait à reprendre son offensive sur Turin lorsque les préliminaires de paix d'Aix-la-Chapelle arrêtaient les belligérants.

Après la guerre, en Provence, Belle-Isle conçut des ouvrages de défense, notamment à Toulon dont il fit achever les fortifications du côté de l'intérieur. Vénal, intéressé, il projetait également d'agrandir Marseille et soumit à ces fins des projets au conseil de la cité phocéenne. Il demandait qu'on lui attribuât des terrains qui n'étaient pas de propriété privée ainsi que les quatre cinquièmes de la plus-value des immeubles. Bien qu'approuvé par l'intendant de la province, les projets furent rejetés par les échevins. Notons aussi pour l'anecdote que Belle-Isle, à Marseille, s'intéressait aussi à la fabrication du savon. En dépit de ces turpitudes, il n'est pas interdit de penser qu'à raison des travaux de fortification et de défense entrepris par le maréchal de Belle-Isle le littoral comme les terres provençales furent protégés des invasions étrangères pendant près d'un demi-siècle, jusqu'à la période révolutionnaire.

Un jugement pour l'histoire.

Lorsque l'on étudie les portraits de Belle-Isle peints par Rigaud ou La Tour, souvent gravés ou reproduits, on peut se demander pourquoi et comment ce personnage, qui en 1746 avait perdu tout crédit, sujet aux railleries des cabales et des épigrammes, put retrouver moins de trois ans plus tard les grâces et les faveurs royales. Créé pair de France le 24 avril 1749, élu à l'Académie française un mois plus tard, reçu avec tous les honneurs au parlement, gouverneur de Metz, lieutenant-général des duchés de Lorraine et de Bar, commandant des Côtes de l'Océan, ministre, puis secrétaire d'État au département de la Guerre, ce militaire et diplomate occupa les plus hautes

fonctions, ne tenant son pouvoir que de la seule volonté de Louis XV et ce jusqu'à sa mort survenue à Versailles le 26 janvier 1761, quinze années après son intervention décisive en Provence.

Pour répondre à cette interrogation, citons cette appréciation d'André Dussauge : « *Il était écrit que l'existence de cet homme valétudinaire et pourtant infatigable devait renaître chaque fois avec une vigueur plus grande et des espoirs nouveaux* » .

Et surtout ce curieux billet prémonitoire de Voltaire, pourtant peu suspect d'esprit courtisan, adressé à Belle-Isle le 27 octobre 1746 avant même son départ pour la Provence : « *permettez, Monseigneur, qu'un homme chargé d'écrire l'histoire de son temps vous remercie des sujets heureux que vous lui fournissez. Toutes les fois que la fortune seconde votre habileté et votre valeur c'est une faveur qu'elle me fait. Ce n'est pas que j'aie besoin de succès pour être le plus constant de vos admirateurs ; mais il en faut pour vous et pour le public qui juge par les événements. Il y a longtemps que je vous regarde comme un très grand homme et je mets ma gloire à rendre ce que je dois à la vôtre. Recevez avec bonté les témoignages d'un zèle bien pur. Je vous demande de ne pas perdre un temps si précieux à m'honorer d'un mot. Vos victoires sont votre réponse* » (20).

Après ces mots venant d'une telle plume, tout autre commentaire serait superflu.

NOTES

- (1) Jean-Baptiste-François Desmarets (1682-1762), marquis de Maillebois. Fils de Nicolas Desmarets, contrôleur général des Finances de Louis XIV, successeur de Chamillart. Belle carrière militaire sous le maréchal de Villars, Lieutenant-général en Haut-Languedoc, maréchal de France en 1741. Battu par les Austro-Piémontais à Plaisance le 16 juin 1746. Destitué du commandement de l'armée d'Italie en novembre 1746. Employé après la paix dans le commandement de l'Alsace. Mort à Paris en 1762.
- (2) Archives SHAT¹, Vincennes. Carton A1-3178, pièce 275. Novembre 1746.
- (3) Charles-Louis-Auguste Fouquet (1684-1761), duc de Belle-Isle. Longue et brillante carrière sous les maréchaux Catinat et Villars. Mestre de camp général des dragons, ambassadeur extraordinaire en Allemagne, commandant des troupes française sous l'électeur de Bavière, maréchal de France en 1741, général en chef de l'armée du Piémont, Académie française (1749), ministre d'État, secrétaire d'État à la guerre (1758). Mort à Versailles le 26 janvier 1761.
- (4) Capitaine André Dussauge : *Le ministère de Belle-Isle*, Fournier éditeur militaire, 1914.

¹ SHAT : Service historique de l'armée de terre

- (5) Note du comte d'Argenson, secrétaire d'État à la Guerre, établie pour le roi, 17 novembre 1746. Archives SHAT, Vincennes. Carton A1-3178, pièce n° 9.
- (6) Journal de Luynes. Livres VII et XI.
- (7) Mémoire de Monsieur de Maillebois pour Monsieur d'Argenson. Archives SHAT, Vincennes. Carton A1-3177, pièce n° 154.
- (8) Lettre du 3 décembre 1746, de Versailles. Monsieur d'Argenson au maréchal de Belle-Isle. Archives SHAT, Vincennes. Carton A1-3179, pièce n° 80.
- (9) Lettre de l'infant Felipe d'Espagne à monsieur le maréchal de Belle-Isle. D'Aix, le 15 décembre 1746. Archives SHAT, Vincennes. Carton A1-3179, pièce n° 281.
- (10) Gaston-Charles-Pierre de Lévis, duc de Mirepoix (1699-1757). Colonel du régiment de la Marine (1734), lieutenant-général (1744), libérateur de Fréjus (1747), ambassadeur de France en Angleterre, duc de Mirepoix (1751) maréchal de France (1757) et lieutenant-général du Languedoc. Mort à Montpellier la même année, le 25 septembre, à l'âge de 58 ans.
- (11) Lettre attribuée à M^{br} l'évêque de Fréjus pour monsieur de Mirepoix. Archives SHAT, Vincennes. Carton A1-3180, pièce n° 84.
- (12) Lettre de monsieur de Mirepoix, lieutenant-général à monsieur le comte de Belle-Isle pour le maréchal commandant en chef. Archives SHAT, Vincennes. Carton A1-3180; pièce n°83.
- (13) Lettre du major Borelli commandant militaire à Saint-Tropez à monsieur de Mirepoix; Archives SHAT, Vincennes. Carton A1-3180, pièce n° 99.
- (14) Lettre pour monsieur de Mirepoix; Elle ne porte pas de mention de l'unité commandée par le capitaine de Tassaud. Archives SHAT, Vincennes. Carton A1-3180, pièce n° 95.
- (15) Le journal des opérations en Provence du 12 décembre 1746 au 9 février 1747. Archives SHAT, Vincennes. Carton A1-3179, pièce n° 204.
- (16) Réédité par les *Annales du Sud-Est Varois*, tome XIX, 1998 en ce qui concerne le Var. Préface de Pierre-Yves Playoust, directeur des archives départementales du Var.
- (17) Pierre Lepage, "Mgr de Fleury, evesque frontière." in *Annales du Sud Est Varois*, tome XVII, 1992, page 63.
- (18) Le dictionnaire des biographies de Pierre Grimal (PUF, 1958), de même que le dictionnaire encyclopédique d'histoire de Michel Mourre (Bordas, Paris, 1978) donnent 1705 comme année de naissance du général Brown à Bâle.
- (19) Journal des opérations en Provence, *Op. cit.*
- (20) Voltaire, Œuvres complètes, tome XXXVI, p. 469.

SOURCES et BIBLIOGRAPHIE

- * Archives d'État de Bâle (Suisse)
- * Archives départementales du Var.
- * Archives du Service Historique de l'Armée de Terre. Château de Vincennes. Série Ancien Régime A1- 3177 à 3181.
- * Bibliothèque de Rennes.
- * Etienne GARCIN, *Dictionnaire historique et topographique de la Provence*, 1835.
- * Général-comte PAJOL, *Les guerres de Louis XV*.
- * Capitaine André DUSSAUGE, *Le ministère de BELLE-ISLE*.
- * Guy CHAUSSINAND-NOGARET, *Le cardinal de FLEURY*, Biographie Payot, 2002.
- * Annales du Sud-Est Varois, tomes XVII et XIX.
- * CHARLES ROUX, *Histoire de Fréjus*, Blond, Paris, 1909.
- * HENSELING, *Zig-Zags dans le Var*, 1929.
- * Abbé ESPITALIER, *Les évêques de Fréjus du XIII^e à la fin du XVIII^e siècle*, Draguignan, Latil, 1898 (en dépôt à la bibliothèque municipale de Fréjus, fonds ancien).



STAATSARCHIV
DES KANTONS BASEL-STADT

Martinsgasse 2
CH-4001 Basel
Postcheck 40-5928-1
Tel. (061) 267 81 81

Auskünfte und Lesesaal:
09.00–12.00/14.00–19.00
Fr – 18.00/Sa geschlossen
Tel. (061) 267 86 00

**Monsieur
Pierre Lepage**

Bâle, le 8 Février 1993
Bth/my

Maximilien-Ulysse Comte de Browne, né 1705
Votre lettre du 31 janvier 1993

Monsieur,

Malheureusement nous ne pouvons pas trouver la mention de la naissance de Maximilien-Ulysse dans les registres des églises de Bâle.

Et, cela me semble normal, car Bâle était une ville protestante.

Je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments respectueux.

Dr. Ulrich Barth
Vice-Directeur des Archives de l'Etat

Lettre reçue des archives de l'État du canton de Bâle (Suisse)

B.

N° 17.



CHARLES-LOUIS-AUGUSTE FOUQUET,

COMTE DE BELLE-ISLE,
 Duc, Pair et Maréchal de France,
 Gouverneur de Metz et du pays Messin,
 Chevalier des Ordres du Roi, Prince du S. Empire,
 et Chevalier de la Croix d'Or; né à Villefranche en
 Rouergue en 1684; mort le 26 Janvier 1761.

À Paris, chez Blin, Imprimeur en Taille Douce, Place Maubert, N° 17, vis-à-vis la Rue des 3 Portes. A.P.D.R.

Charles-Louis-Auguste FOUQUET
comte de BELLE-ISLE

Bibliothèque nationale, Cabinet des estampes, D 087 162



Le Mar. de Belle-Isle.

Le mar. de Belle-Isle

Le maréchal de BELLE-ISLE
commandant en chef de l'armée royale en Provence

Bibliothèque nationale, Cabinet des estampes, D 087 170

ANNEXE 1 (d'après Archives SHAT, Vincennes, carton A1-3177-130)

Armée de Provence

**ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX, BRIGADIERS et
ESTAT - MAJOR de L'ARMÉE
Dont le ROY a donné le commandement au Seigneur Maréchal
et Duc de BELLE-ISLE**

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX

Le Chevalier de **Belle-Isle** (Cdt p.i.)
Le marquis d'Argongea
Le comte de Rioux
Le marquis de **Mirepoix**
Le marquis de Maulévrier
Le comte de Mortaigne

Le vicomte de Mauroy
Le vicomte de Larnaye
Le vicomte de Viguiier
Le comte de Saint-André
Le comte de Grammont
Le comte de Cossé
Le comte de Saulx
Le comte de Chénas

MARÉCHAUX DE CAMP

Le marquis de Lhatardie
Le marquis de Poulpy
Le comte de Maillly d'Haucourt
Le comte de Mauriac
Le comte d'Arnault
Le vicomte d'Aultanne
Le vicomte de Bailly
Commandant de l'artillerie.

BRIGADIERS D'INFANTERIE

Messieurs d'Haussonville
de Perreuse
d' Aubeterre
de Crussol
de Balthazar
de Barail
de Vareix
de Ruffoy
d'Aubigné
de Discard
d' Uglur
de Lannion
de Guiso
de Monteynard
de Fenestre
de Payam
de Watiwille
de la Brosse
de Baurienne
de La Tour

Colonel du régiment royal - Roussillon
du Blaisois
de Provins
d'Isle de France
de Virgis
de Vinarotz
royal - artillerie
du boulonnais
de la Marine
du Santerre
du Languedoc
du Médoc
?
d' Agenais mchal-gal des logis
de Bourgogne
du Quercy
du Béarn
du Minervois
des gardes-lorraines

Major-général de l'infanterie.

BRIGADIERS DE CAVALERIE

Messieurs de Voluire
de Pujol

Mestre de camp du régiment du dauphin
Lieutenant-colonel du régiment du Piedmont

BRIGADIERS DE DRAGONS

Messieurs du Terrail
de Rannesse
de Vogüe major général des
logis de la cavalerie

Mestre de camp du régiment de La Reyne
du régiment du Languedoc
du régiment du Dauphin

ÉTAT - MAJOR

Comte de Mortagne : Major-général des logis de l'armée

Aides-majors : Messieurs de Monteynard, de Brissaut, de Failly, de Gannay, de Dongermain,
de Billoy.

Monsieur de La Tour : Major-général de l'infanterie

Aides-majors : Messieurs de Modonne, d'Ailly, d'Agien, de Regnauldin, d'Ambarde.

Monsieur de Vogüe : Major-général des logis de la cavalerie

Aides-majors : Messieurs de Monchem, de Saint-Tropez, de Sabran.

Fait et attesté à Fontainebleau
Le 10 Novembre 1746.

LOUIS (autographe)
d'ARGENSON (autographe)

ANNEXE 2 (d'après Archives SHAT, Vincennes, carton A1-3177-143)**État des officiers proposés pour commander les onze compagnies de milice nouvellement levées en Provence par les soins de M. de Saint-Tropez**

Capitaines	Lieutenants	Compagnies
M. d'Isnard	MM. Pellicot Lacoste	Volontaires d'Isnard de Grasse
M. de Maugine	MM. Thalamer Bertet	Grenadiers provençaux
M. de Campagne	MM. Regnier de Pierrefeu	Volontaires de Lorgues
M. de Jaquet	MM. Arnaud Abbot	Volontaires de Fréjus
M. de Montfleury	MM. Chioux Felix	Volontaires de Saint-Tropez
M. de Remonois	M. Gareiny	Soldats provençaux
M. Le Chantre	M. Sauvourtin	Volontaires de Draguignan
M. de Bourges	M. Charvin	Paysans volontaires
M. du Castelet	MM. de Castellar Barbier	Fusiliers de Grasse
M. Delamanon	M. Gasquet	Mousquetaires de Grasse
M. de Vachère père	M. de Vachère fils	Travailleurs armés de Grasse